

Dossier de presse trigon-film

## GRBAVICA

de Jasmila Žbanić, Bosnie 2006



### DISTRIBUTION

trigon-film  
Limmatauweg 9  
5408 Ennetbaden  
Tel: 056 430 12 30  
Fax: 056 430 12 31  
info@trigon-film.org  
www.trigon-film.org

### CONTACT MEDIA

Tel: 056 430 12 35  
medien@trigon-film.org

### MATERIEL PHOTO

www.trigon-film.org

## FICHE TECHNIQUE

Réalisation:	Jasmila Žbanić
Scénario:	Jasmila Žbanić, Barbara Albert
Image:	Christine A. Maier
Montage:	Niki Mossböck
Son:	Nenad Vukdinović, Milan Stojanović
Musique:	Enes Zlatar
Décors:	Kemal Hrustanović
Costumes:	Lejla Hodžić
Production:	Coop99 Filmproduktion, Wien
Producteurs:	Barbara Albert, Damir Ibrahimović, Bruno Wagner
Langues:	Bosniaque/f/a
Durée / Format:	90 minutes / 1:1,85

## FICHE ARTISTIQUE

Mirjana Karanović	Esma
Luna Mijović	Sara
Leon Lucev	Pelda
Kenan Catić	Samir
Jasna Ornela Berry	Sabina
Dejan Aćimović	Čenga
Bogdan Diklić	Šaran
Emir Hadžihafisbegović	Puška

## FESTIVALS

Ours d'Or, Berlinale 2006  
Prix du film pour la Paix, Berlin  
Prix du Jury oeucuménique, Berlin

## SYNOPSIS

Esma, mère célibataire, vit avec sa fille de douze ans, Sara, dans le Sarajevo de l'après-guerre. Sara voudrait participer à une sortie scolaire. Esma accepte un job de serveuse dans une boîte de nuit pour réunir les fonds nécessaires. Sara se lie d'amitié avec Samir qui est comme elle - il n'a pas de père. Leurs pères sont des héros de guerre, morts au combat. Samir s'étonne que Sara ignore comment son père est mort. Le sien s'est fait massacrer près de Zuc par les tchetniks parce qu'il ne s'était pas enfui des tranchées. Cependant, lorsque la mère et la fille abordent ce sujet délicat, Esma répond toujours évasivement.

La situation se complique lorsque l'école annonce que l'excursion sera gratuite pour les enfants pouvant présenter une attestation du décès de leur père au combat. Esma explique à Sara que la dépouille de son père n'ayant jamais été retrouvée, elle n'a pas reçu d'attestation mais qu'elle va essayer d'en avoir une. En réalité, elle essaie de rassembler l'argent nécessaire auprès de son amie Sabine, de sa tante et de son patron.

Sara a constamment l'impression qu'il y a quelque chose qui ne colle pas. Et elle est atterrée de constater que sur la liste des participants à l'excursion, son nom ne figure pas parmi les orphelins de héros de guerre. Elle frappe une camarade d'école en lui expliquant que son père s'est fait massacrer au front, près de Zuc, après avoir refusé de quitter la tranchée. Mais de retour à la maison, elle exige de sa mère des explications: elle veut connaître la vérité ! A bout de nerfs, Esma révèle à Sara ce qui s'est passé, sans le moindre ménagement.

## **LA REALISATRICE**

Née à Sarajevo en 1974, Jasmila Zbanic est diplômée de l'Académie des Arts dramatiques (département théâtre et direction filmique) de sa ville natale. Avant de réaliser des films, elle a travaillé comme marionnettiste au théâtre "Bread and Puppet" (Vermont USA) et comme clown dans un atelier de Lee De Long. Jasmila Zbanic a commencé à réaliser des films en 1997 lorsqu'elle fonda l'association d'artistes "Deblokada", par le biais de laquelle elle produisit, écrivit et dirigea de nombreux documentaires, documents vidéo et courts métrages. Ses oeuvres ont été projetées dans des festivals du film dans le monde entier. Au nombre de ses oeuvres l'on compte BIRTHDAY (partie du film LOST & FOUND), RED RUBBER BOOTS (documentaire - 2002), IMAGES FROM THE CORNER (documentaire).

## **NOTE D'INTENTION**

« Je suis fascinée par la vie de tous les jours mais en comparaison avec la guerre, elle semble ordinaire, peu dramatique et banale. Lorsque la surface de cette vie de tous les jours est grattée, toute la puissance des émotions humaines -du passé, du présent et de l'avenir - fait surface. »

GRBAVICA est d'abord une histoire sur l'AMOUR. Un amour impur parce qu'il a été mêlé à la haine, au dégoût, au traumatisme et au désespoir. C'est aussi un film sur les VICTIMES, qui, malgré le fait qu'elles n'aient commis aucun crime, ne sont pas totalement innocentes face aux générations à suivre. GRBAVICA est aussi sur la VERITE, une puissance bizarre nécessaire au progrès et qui est indispensable dans une société comme la Bosnie-Herzégovine qui lutte pour devenir mature.

## LES ACTEURS



Mirjana Karanović est surtout connue du public pour ses rôles dans les films d'Emir Kusturica: WHEN FATHER WAS AWAY ON BUSINESS (1985), UNDERGROUND (1995) et LIFE IS A MIRACLE (2004). Elle a aussi joué dans GO WEST d'Ahmed Imamović, THE POWDER KEG/CABARET BALKAN de Goran Paskaljević et THREE SUMMER DAYS de Mirjana Vukomanović.

Karanović a interprété beaucoup de personnages au théâtre et à la télévision, entre autres en 1988 aux côtés de Sophia Loren comme protagoniste de la mini série américaine MARIO PUZO'S THE FORTUNATE PILGRIM. Karanović est née à Belgrade, où elle a étudié à l'Academy of Dramatic Arts. Elle fait ses premiers pas dans le cinéma en 1980 dans PETRIA'S WREATH de Srdjan Karanović. Karanović vit à Belgrade, elle est professeur à la "Braca Karic" Academy of Arts. Elle a également été remarquée dans DAS FRÄULEIN d'Andrea Staka.



GRBAVICA est la première expérience de jeu de Luna. Née en 1991 à Sarajevo, elle a également habité en Russie et en Slovénie.



Leon Lučev est connu pour ses rôles dans les films de Vinko Bresan WITNESSES (2004) et HOW THE WAR STARTED ON MY LITTLE ISLAND (1998). Ses autres expériences sont WHAT IS A MAN WITHOUT A MUSTACHE? De Hrvoje Hribar, INFECTION de Krsto Papić et CELESTIAL BODY et ALONE de Lukas Nolas. Il a également fait beaucoup de théâtre et de télévision.

Lučev est né en 1970 à Sibenik en Croatie. Il fait ses premières expériences avec la troupe indépendante "Montaz Stroj" à Zagreb et rejoint l'Academy of Dramatic Arts dès 1994.

**INTERVIEW de Jasmila Žbanić**  
Propos recueillis par Walter Ruggie

**Du temps de la guerre en Bosnie je travaillais comme journaliste culturel pour un quotidien de Zürich et nous avons un échange très régulier avec le journal Oslobođenje de Sarajevo. Ce qui m'est resté de cette collaboration et de mes rencontres c'est combien la culture est importante dans ce genre de situations extrêmes. Tu étais bien jeune à cette époque, comment as tu vécu cela ?**

Pour moi, à cette époque, c'était clair que la culture avait le même statut que le pain, que le fait de manger. Lorsqu'on a presque rien à se mettre sous la dent et une vie culturelle inexistante, on se sent totalement vide. J'avais alors 17 ans, j'étais au gymnase et j'ai décidé de faire quelque chose lorsque l'école a dû fermer ses portes. Nous avons encore quelques examens mais c'était plus pour pouvoir nous donner le diplôme et pour témoigner que nous avons fini notre scolarité. Je ne pouvais absolument pas rester assise à ne rien faire.

Ma mère avait commencé à travailler et sortait tous les jours de la maison et je lui disais : maman moi aussi je veux travailler, je veux faire quelque chose. J'ai alors appelé un grand metteur en scène qui était venu d'Amsterdam pour rejoindre ses origines à Sarajevo simplement parce qu'il voulait être présent. C'était sa ville et il se sentait moralement impliqué et obligé d'être présent. J'avais vu cela à la télévision, je l'ai appelé et j'ai dit : je veux faire quelque chose, vous aider, m'engager dans une production. Il ne savait alors même pas ce qu'il voulait faire, ce qui était possible. Mais plus tard, il s'est souvenu de mon appel alors qu'il mettait sur pied un festival de films de guerre à Sarajevo. Ma mère ne voulait pas que je sorte, elle avait peur. Je lui disais : mais toi tu sors, tu remplis tes conditions d'être humain, tu travailles. Elle a compris puis accepté que je travaille. Nous avons donc commencé une production théâtrale et c'est avec ce travail que l'on a pu ressentir que quelque chose comme la dignité existait encore. La ville était barricadée, le courant coupé, il n'y avait que très peu à manger et à boire. Mais tous les matins, les hommes et les femmes se levaient, s'habillaient, se lavaient avec un litre d'eau et cherchaient à préserver leur dignité. Je crois que c'est de cette manière que beaucoup sont parvenus à rester sains d'esprit. Naturellement certains vivaient des expériences traumatisantes et n'arrivaient pas à passer outre mais pour beaucoup d'entre nous, la vie culturelle de Sarajevo a aidé à ne pas désespérer et a nous a permis d'avoir une existence humaine.

**Nous avons ici la possibilité de voir quelques films fait à Sarajevo dans des situations difficiles, cela nous dévoilait les conditions de vie d'une région si proche géographiquement mais pourtant si loin. Cela semblait irréel. Le premier film qui est sorti après la guerre est « Le cercle parfait » d'Ademir Kenovic. Deux orphelins sont au centre de ce film. Dans Grbavica, la protagoniste n'est qu'à moitié orpheline. Est-ce une évolution que l'on remarque, le fait d'être moins seul ?**

Peut-être (rires), peut-être. Je n'y avais jamais pensé. Vous les critiques vous faites des liens et des théories ! Ce que je peux constater c'est qu'au moins, contrairement à « Le cercle parfait », mon enfant ne meurt pas à la fin du film, il y a donc clairement dans ma fin une volonté d'espoir et de changements. Chez moi il n'y a pas d'obus et mon enfant à un avenir. Même si cela ne sera pas facile pour elle, elle a un avenir, pour lequel elle peut lutter.

**Tu as créé une maison de production qui porte le nom évocateur de « Deblokada » qu'est-ce que cela veut dire ?**

« Deblokada » veut tout simplement dire le déblocage, la fin du siège. C'était un terme très utilisé pendant la guerre. Nous entendions ce mot aussi souvent que nourriture ou électricité. « Il y aura de l'électricité dans 2 jours pour 3 heures, il y aura de l'eau demain » voilà des paroles très courantes, mais aussi « le déblocage aura lieu dans un mois ». C'est le personnel de l'armée qui nous disait ça. Lorsque la guerre a pris fin ces mots ont disparus de langage quotidien. Personne ne parlait plus d'électricité, elle était là, simplement. Le mot « Deblokada » a disparu aussi mais ensuite, nous avons encore l'impression d'être en situation de siège. Il n'y avait plus d'armée mais le siège était dans nos têtes. Il m'a semblé que ce mot était important même après la guerre. Je voulais faire cesser ce siège et aller de l'avant. J'ai essayé de faire cela avec des films.

**Dans une scène de Grbavica, la médiatrice dit qu'il n'y a pas de guérison sans dialogue, est-ce juste d'après ton expérience que cela aide de parler ?**

D'un côté tout le monde en Bosnie était au courant des viols pendant la guerre mais les médias n'en

parlaient jamais. Pas que ce soit spécialement tabou, mais tout le monde devait gérer ses propres problèmes et ils étaient déjà énormes pour chacun. Lorsqu'on parle aujourd'hui de comment ces femmes vivent cela peut choquer car personne n'en a parlé pendant des années. Grâce à Grbavica, ce thème est à nouveau au centre des débats. Mais c'est clair que tout vient de l'Ours d'or, si je n'avais pas reçu ce prix les choses auraient été différentes. Le fait que ce film ait reçu une distinction aussi importante a fait du jour de sa nomination une sorte de congé national. Tout le monde était content. Nous avons réussi à mener une campagne pour la dignité des survivants et nous avons récolté beaucoup de signatures dans les cinémas. Nous avons exigé qu'il y ait une loi pour reconnaître ces femmes comme victimes de guerre. Avant cela, elle n'avait aucun statut. Nous avons réussi à ce que le parlement accepte cette demande dans la dernière semaine de juin. Sans l'Ours d'or, cela aurait été beaucoup plus difficile.

### **Est-ce un ou une ours ?**

(Rires) très bonne question. Tu sais il est en Bosnie maintenant et je me dis que c'est peut-être mieux que ces soit un ours comme ça il impressionne les hommes avec qui nous devons travailler mais c'est si c'est une ours je peux envisager qu'il fasse des ours...

### **D'après ce que j'ai entendu ton film n'a pas été accueilli au mieux lors de sa première à Belgrade ? Que s'est-il passé là-bas ?**

L'histoire de Belgrade est étroitement liée à la remise des prix de Berlin. Lorsque nous avons appris que nous serions en compétition à Berlin nous avons été contactés par tous les organes nationaux et ex-yougoslaves pour donner des interviews sauf par la Serbie. Aucun journaliste serbe ne s'est intéressé à moi. Je me suis retrouvée face à un mur à partir du moment où ils ont su de quoi parlait le film. Ils ne voulaient pas que la presse en parle et ils ont investi beaucoup d'énergie pour entretenir le silence.

A Berlin il y avait beaucoup d'officiels, beaucoup d'amis qui habitent en Allemagne. Ils sont venus et ont beaucoup apprécié le film. Il n'y avait aucun représentant des médias serbes sauf une journaliste qui ne m'a pas parlé. C'est seulement après la remise des prix qu'elle est venue me demander une interview en s'excusant de n'avoir pas été là pour la première et elle m'a demandé une déclaration formelle : est-ce que vous croyez que nous les serbes sommes coupable ? Des choses qui n'avaient rien à voir avec le film.

Après la cérémonie de remise des prix et suite à mes déclarations sur les criminels de guerre il y a eu une grosse attaque médiatique contre moi. Ils n'avaient pas vu le film mais disaient que je accusais les serbes. Un intellectuel a même voulu me condamner pour propos haineux et incitation à la violence! J'ai entre autre déclaré : « 20'000 femmes ont été violées » mais la presse radicale serbe a rapporté « 20'000 femmes musulmanes ont été violées », alors que je n'ai jamais utilisé le mot musulman puisque cela m'est égal. Je pense qu'une femme est une femme. Mais avec cet ajout, ils n'ont fait que projeter leur faute. C'était une situation ignoble, Mirjana a reçu des lettres de menaces, cela a été très dur pour elle. Je leur disais : laissez-nous montrer ce film qu'on en finisse avec ce malentendu.

### **Et il y a eu cette première à Belgrade...**

Des amis nous ont déconseillé de venir parce que nous n'étions pas en sécurité. Mais nous sommes allées à Belgrade le matin de la projection. Nous étions protégées par la police serbe. C'était très inquiétant car j'avais encore d'autres images d'eux dans la tête. Nous sommes restées 2 jours à l'hôtel, nous ne pouvions pas sortir, je me sentais comme à la guerre. Lors de la première, il y avait des gens dans le public avec des t-shirts de criminels de guerre qui voulaient perturber la projection. Ils ont criés « Serbes, Serbes, dehors bande de connards » lors des premières images mais le public et la police les ont fait sortir et le film a repris. Ils ont été impressionnés, 1500 personnes, une standing ovation. J'ai déclaré que j'étais heureuse d'être à Belgrade parce que c'est là que j'avais écrit mon premier scénario. Ils étaient émus mais il n'y avait que des libéraux. Seuls ces 1500 personnes ont vu le film en Serbie, il n'est jamais sorti en salle.

### **Quels sont tes espoirs ?**

Je pense que lorsque les criminels de guerre seront condamnés, au moins les jeunes générations pourront voir ce qu'ils ont fait et ensuite prendre de la distance. Ils pourront se demander : qu'ai-je en commun avec ces bâtards, je n'ai rien fait. Pour les générations à venir et pour les victimes il est très important que justice soit faite. Et la communauté internationale ne devrait plus fermer les yeux sur ce génocide. Nous sommes aujourd'hui une nation séparée en deux. La liberté n'existe pas encore, il n'y a

qu'un cesser le feu. Je n'ai par exemple pas le droit de voter pour un politicien de République Srpska. Quand les choses seront enfin réglées et que nous pourrons construire une ville ensemble, unique et entière, alors l'espoir renaîtra, nous pourrons nous sentir humains et nous ne seront plus dominés par la pensée nationale. C'est mon grand espoir. Je crois en la créativité et l'énergie des gens en Bosnie, cela pourra aider le processus de cicatrisation. Mais tant que les coupable seront libres, les hommes traumatisés le resteront. L'Europe tout entière doit en être consciente, j'ai plus d'amis en Suisse qu'en République Srpska, ce que je raconte n'est pas de la politique mais simplement la vie.